L'homme, un être soigné

Anne-Marie Drouin-Hans

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/933>

DOI : 10.4000/leportique.933

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

Anne-Marie Drouin-Hans, « L'homme, un être soigné », *Le Portique* [En ligne], e-Portique, mis en ligne le 14 juin 2007, consulté le 10 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.933>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2022.

Tous droits réservés

L'homme, un être soigné

Anne-Marie Drouin-Hans

L'écho des mots

- ¹ Telles qu'elles nous ont été transmises par Rink¹, les *Réflexions sur l'éducation* de Kant s'ouvrent sur une définition de l'homme comme seule créature devant être éduquée. Kant précise : « Par éducation on entend en effet les soins (l'alimentation, l'entretien), la discipline et l'instruction avec la formation »². Le texte allemand est : « *Der Mensch ist das einzige Geschöpf, das erzogen werden muß. Unter der Erziehung nämlich verstehen wir die Wartung (Verpflegung, Unterhaltung), Disziplin (Zucht) und Unterweisung nebst der Bildung* »³. On remarque que dans la même phrase se trouvent deux mots traduits souvent en français par « éducation » : *Erziehung* et *Bildung*. Ici, dans la traduction d'Alexis Philonenko, le mot *Bildung*, qui n'a pas d'équivalent exact en français, est rendu par « formation », et quelques pages plus loin il l'est par « culture »⁴. Le mot allemand *Bildung* suggère l'idée de l'éducation comme intervention sur l'individu, façonnage en quelque sorte, comme on façonne une statue, un tableau, une image (*ein Bild*). Les mots « formation » ou « culture » rendent partiellement certaines nuances de *Bildung*, le premier en évoquant la notion de « donner forme » — depuis la forme élaborée par le sculpteur, jusqu'au sens aristotélicien de ce vers quoi tend un changement — le second en évoquant tout ce que recouvre le mot « culture » — depuis le soin donné à la terre, celui rendu aux dieux dans le culte, celui accompagnant le développement de l'esprit, ou plus largement exprimant tous les éléments de la vie en société —. Que *Bildung* soit parfois traduit par « éducation », en concurrence avec *Erziehung*, plus volontiers associé à l'éducation scolaire, qui s'attache à « tirer » (*ziehen*) l'enfant vers le savoir, ne manque pas de rappeler à quel point l'éducation est un long processus aux multiples effets. Les autres termes employés par Kant dans la phrase inaugurale de ses *Réflexions*, sont également à remarquer : « soin » traduit *Wartung*, « alimentation » traduit *Verpflegung*, et « entretien » traduit *Unterhaltung*. Cela signifie que pour Kant, les soins que représentent l'éducation sont exprimés par des mots qui ont aujourd'hui une connotation technique ou commerciale : *Wartung* est associé à l'idée d'entretien, de maintenance ou de surveillance d'une machine, *Verpflegung* qui signifie alimentation, nourriture, est associé à l'idée de ravitaillement ou de pension dans un hôtel. Quant à *Unterhaltung*, que l'on traduit par « entretien », il a une connotation d'un autre type,

puisqu'il a le sens de conversation, causerie, distraction, divertissement, ce qui fait prendre conscience que s'entretenir avec quelqu'un revient en quelque sorte à se maintenir dans son être... La difficulté de la traduction souligne à quel point le fait d'associer « éducation » et « soin » ouvre un abîme de réflexions dont on pressent d'emblée les contradictions et la fécondité.

Le corps soigné

- 2 Les connotations techniques et commerciales de *Wartung* et de *Verpflegung*, associées à l'idée de divertissement contenue dans *Unterhaltung*, confèrent à l'éducation une image contrastée. Si l'éducation consiste à dispenser des soins, elle s'adresse en priorité au corps, qui a besoin d'une maintenance comme une machine, qui a besoin de ravitaillement comme source d'énergie, et qui perdure par l'activité que représente le divertissement, ou l'entretien dans tous les sens du terme. D'emblée le corps se pose comme rencontre entre soigneur et soigné, c'est-à-dire communication, échange...
- 3 Or, les soins donnés au corps sont les « premiers soins », comme sont ceux que l'on donne au blessé. « Nous naissons faibles », dit Rousseau au Livre I de *l'Emile*, et « nous avons besoin de force; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance »⁵. La fragilité implique la nécessité de l'éducation, et donc de l'artifice, qui bien que source de tous les maux est devenu ce sans quoi tout irait encore plus mal : « notre espèce ne veut pas être façonnée à demi »⁶.
- 4 Le corps est le lieu où s'opère l'accomplissement de la nature par le biais de la maturation, naturelle et assistée tout à la fois. Sans assistance et sans soins, le corps dépérit. Le non éduqué manifeste la faiblesse originelle en ne devenant pas pleinement homme, tel est le constat et le débat qu'ont pu susciter les découvertes multiples d'« enfants sauvages ». L'homme à l'état de nature, dit Rousseau, avait peu de soins et s'épanouissait rapidement parce qu'il avait peu de besoins. Mais l'artifice, apporté par l'état social, fait qu'on ne peut revenir en arrière et que les soins sont nécessaires, ne serait-ce que pour protéger le nourrisson puis l'enfant des méfaits de la société. Les premiers soins donnés à l'enfant sont cette éducation négative qui préserve du mal plus qu'elle ne procure de bien. Le « *Primum non nocere* » d'Hippocrate pourrait ici s'appliquer à l'éducation.
- 5 En effet dire qu'il faut donner des soins — et des soins qui ne fassent pas plus de mal que de bien — pourrait suggérer que l'enfant n'est pas seulement faible et fragile, mais qu'il est analogue au malade. Mais de quelle maladie peut souffrir l'enfant faible jeté dans le monde ? Cette maladie n'est rien d'autre sans doute que la vie. La littérature et le cinéma n'ont pas manqué de jouer sur les mots et de rappeler que la vie est « une maladie mortelle sexuellement transmissible »⁷. Retarder et oublier l'issue inéluctable de ce processus pourrait être ce à quoi s'attachent les soins de l'éducation.
- 6 L'éducateur préfère certainement entendre la métaphore du soin autrement qu'à travers l'univers médical. A la façon dont pouvait le dire Froebel en inventant les « Jardins d'enfants », il s'agirait plutôt de soigner un enfant comme on soigne une plante : on s'efforce d'être attentif à ses besoins et de les respecter. L'artifice du soin n'intervient que pour conforter la nature dans ses bonnes tendances. Il est adapté à la nature pour apporter un support à la nature. La question reste pourtant de savoir ce que sont les bonnes tendances de la nature...

Les fins et la fin des soins

- 7 L'éducation tranche en posant que ce qui est bon c'est que les potentialités de l'enfant puissent se développer, et pour qu'elles puissent se développer, il doit — pour reprendre les connotations des mots employés par Kant lorsqu'il dit que l'homme a besoin de soins et de culture — être en bon état de fonctionnement.
- 8 Le souci de la santé revient donc en force. Mais elle n'est sans doute pas un but en soi. Elle n'est qu'un moyen pour l'épanouissement, nécessaire, comme le rappelle le « *Mens sana in corpore sano* » de Juvénal⁸. Les termes de cet adage dessinent un rapport de causalité réversible : l'esprit sera sain si le corps est en bonne santé, et le corps ne pourra être en bonne santé que si l'esprit n'est pas perverti. On trouve là comme une injonction à soigner l'âme au même titre qu'on soigne le corps. En effet — pour reprendre Rousseau — nous ne sommes pas seulement faibles physiquement, « nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. »⁹ La guidance nécessaire à l'éducation est indissolublement celle de l'esprit et du corps. Ainsi l'éducation est bien un façonnage, qui s'attache au corps en tout premier lieu. Pourtant, dire que l'éducation est d'abord l'éducation du corps n'est pas tout-à-fait exact : éduquer le corps est déjà toucher l'être tout entier.
- 9 Mais la vraie guidance est aussi celle qui prépare son inutilité. Le bon éducateur est l'éducateur travaillant à sa disparition... comme éducateur. Le soin se transfère alors directement au bénéficiaire qui prend en charge son propre soin. Le soin qu'est l'éducation consiste à apprendre à se soigner soi-même. La maturité s'acquiert tout doucement à travers cette autonomisation des soins du corps. L'hygiène corporelle, liée au respect de soi, est construction de l'*indépendance*, jusqu'au moment où, en un tragique retour en arrière, l'adulte âgé peut tomber dans la *dépendance*. Que les termes en opposition soient « indépendance » et « dépendance » (et non par exemple, « autonomie » et « désautonomie ») laisse curieusement penser que l'état premier serait la dépendance. L'éducation consiste alors à transformer cette dépendance en indépendance, jusqu'à ce que, peut-être, la dépendance se rétablisse. Et sans aller jusqu'à cette extrême faiblesse du corps et parfois de l'esprit, le soin de la vie apparaît potentiellement réversible à travers la course du temps : les parents soigneurs deviennent les parents soignés. On prend soin du vieillard vulnérable, comme, jeune parent, il a pris soin de l'enfant livré à la vie.
- 10 En fait les soins sont à renouveler indéfiniment. L'homme inachevé soigne son devenir tout au long de la vie, comme y insiste Georges Lapassade, remettant en cause la possibilité de croire en l'existence de l'adulte parfait, responsable et autonome en tout point¹⁰. Pourtant cette image est ce qui guide bien des comportements éducatifs. On pourrait même se demander si l'éducation serait possible sans une référence à l'adulte comme point d'aboutissement, même si par ailleurs on peut rester lucide sur la fragilité de cette idée.

Le soin et l'artifice : corps culturel, corps signifiant

- 11 « Prendre soin » revient à vouloir faire acquérir les moyens de préserver soi-même son intégrité physique et mentale, soigner et cultiver son intelligence, soigner et cultiver son corps, à travers le maintien et l'apparence, supposés traduire une intériorité.
- 12 L'intelligence des besoins du corps s'apprend comme le reste. Or cette intervention de l'artifice social sur ce qui semble le plus naturel en notre être — le corps — se trouve à l'intersection de deux lectures possibles.

- 13 Dans une première lecture, le corps, objet de la nature, obéit aux lois de la matière et de la vie, il est soumis à une maturation puis un vieillissement programmés biologiquement, il contient, par le nombre des chromosomes de nos cellules, et par le code génétique qui y est inclus, les marques de notre identité individuelle comme celles de notre appartenance à une espèce ; et tout en étant partie intégrante de la nature, il est d'emblée culturel, en ce que des techniques du corps — pour reprendre le concept mis en place par Marcel Mauss¹¹ — orientent ses mouvements, ses rythmes, ses fonctions vitales, à travers l'action (les soins) de son entourage humain. Le corps s'inscrit dans les rites, les croyances, les principes, les valeurs, les coutumes, les espoirs et les peurs. L'une des étapes de la vie, dont le support est physiologique, comme la puberté, peut varier en fonction de l'environnement social, et est complètement artificielle, à travers les rites initiatiques différents selon les cultures et les époques. La distinction du propre et du sale ou du sain et du malsain existe dans toutes les cultures, mais les barrières diffèrent selon le temps et l'espace¹². De façon générale, le passage à la culture se fait par un marquage du corps à travers les vêtements et diverses parures. La nudité totale n'existe pas, ou est accompagnée de scarifications, bijoux, etc., comme si le corps purement naturel n'était pas vraiment humain. Dans le naturisme même, la nudité reste codifiée et ne peut s'exprimer qu'en des temps et des lieux particuliers. Si dans le mythe de la *Genèse*, après avoir transgressé l'interdit du fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, l'homme et la femme prennent conscience de leur nudité, c'est qu'ils passent à l'humanité véritable, en s'affirmant libres par la transgression. Mais cette liberté a un prix. La précarité, la finitude, la mortalité les habite désormais et le soin remplace l'innocence d'une vie sans douleur et sans travail.
- 14 Une deuxième lecture s'attache à la dimension individuelle et morale du comportement face au soin. La responsabilité de soi, cette marque de l'autonomie qui s'acquiert par le biais de l'éducation, s'associe à une injonction à se construire soi-même, à devenir ce que l'on veut et doit être, et surtout ne pas « se laisser aller », ne pas négliger le soin de soi. On admire l'enfant *déjà* autonome, ou le vieillard *encore* autonome, car on voit dans cette autonomie le résultat d'un véritable pouvoir mental, celui de la liberté et de la responsabilité. Paraître « plus que son âge » lorsqu'on est très jeune, ou « plus jeune » lorsqu'on atteint l'extrême maturité : tel est le signe de la responsabilité de soi, qui rend le corps opérationnel et dynamique. Le corps porte les traces des choix de vie : l'alcoolique a les yeux rougis et gonflés, comme tuméfiés, le gourmand voit son ventre pendre et se balancer à chaque pas, la danseuse a une démarche aisée, langoureuse ou légère, l'agriculteur aux mains calleuses est buriné par ses longues heures sous le soleil et le vent... La physiognomonie a exacerbé dans le passé sa prétention immodérée à être un savoir sur le corps qui parle. Par l'analyse de l'homme extérieur, elle s'est dite capable de dévoiler l'homme intérieur. Cette tradition divinatoire répond à l'intuition que toute action humaine est aussi une action sur soi. Et elle prend acte du fait que le corps se donne à voir et à interpréter. Il est vrai qu'il semble *parler*. Mais dire que le corps *parle* ne peut être que métaphorique : le corps *signifie*, sur un autre mode que le *langage articulé*. Ce qui se *dit* par le corps est autre chose que ce qui se dit par les mots, et souvent les mots et le corps se contredisent. Le tremblement trahit l'émotion qu'on voulait cacher, la rougeur trahit la honte ou la culpabilité que les mots déniaient, la froideur du regard dément les paroles aimables. Ces phénomènes ont donné lieu à des recherches sur l'expression des émotions et sur ce qui plus tard sera appelé *Communication non verbale*¹³. Sur un mode non plus divinatoire, mais fondé sur des observations objectives, être attentif aux *effets*

communiquants des expressions et postures est une façon de prendre soin de son corps et de son rapport à autrui. On apprend ainsi qu'une mimique renfrognée, due simplement à un souci personnel et passager, peut passer pour une hostilité et créer un malentendu, ou inversement, on peut comprendre un interlocuteur au-delà des mots qu'il profère.

Un devoir de santé : oubli ou obsession du corps ?

- 15 Qui ne prend pas soin de son corps révèle sa négligence par son apparence physique, voire par la mauvaise santé qu'il hérite de son manque de maîtrise. L'idée d'une responsabilité à l'égard de la santé est plaisamment — ou tragiquement si l'on prend la chose au sérieux — évoquée dans un roman utopique de Samuel Butler, *Erewhon*. Le titre, anagramme du *Nowhere* de William Morris — lui-même traduction de l'*Utopia* de Thomas More (Lieu de nulle part) — annonce que l'on va découvrir un monde complètement à l'envers. A *Erewhon*, les malades vont en prison, et la punition est d'autant plus forte que la maladie est grave. Les délinquants, eux, sont soignés. Et Butler de commenter : « Nous cacherions toutes nos maladies si nous étions traités comme les *Erewhoniens* », y compris les maladies intellectuelles et morales...¹⁴
- 16 Derrière cette fiction philosophique, transparaît l'idée que la santé peut avoir une valeur éthique. Il y aurait un devoir de santé. Au même titre que Rousseau refuse avec force l'idée que l'homme pourrait librement renoncer à sa liberté, l'homme ne serait pas libre de renoncer à sa santé. Les interdits récents à l'égard du tabac et la répression de l'alcoolisme, se veulent une protection forcée de la santé de chacun et de l'intégrité de tous : se détruire soi-même est aussi détruire un peu son entourage, et l'existence de protections sociales confère aux choix individuels des conséquences collectives.
- 17 Une telle vision ne tient pas compte du fait que nombre de maladies ne dépendent pas de l'attitude du malade. Il y a une grande injustice dans les destins individuels, et les recommandations pour préserver la santé sont fréquemment contradictoires : le cancer du poumon atteint plus souvent les fumeurs, mais peut atteindre des non-fumeurs, alors que la maladie de Parkinson semble repoussée ou retardée par l'usage du tabac ; la consommation modérée de vin préserve de la maladie d'Alzheimer, mais si la dose est trop forte la cirrhose du foie guette... Une fois la maladie déclarée, le soin devient une absolue nécessité et induit un comportement où se mêle la résignation stoïcienne face à ce qui ne dépend pas de nous, et le courage volontariste pour faire tout ce qui est en notre pouvoir. Vivre avec la maladie est une négociation quotidienne entre le découragement légitime et le combat avec et contre son corps. On voit alors surgir trois attitudes morales face à la maladie, que l'éducateur pourrait se donner pour objectif de concilier et de transmettre : la prudence qui diminue le risque de la maladie, le courage qui permet de la supporter quand elle est là, et la solidarité qui permet d'en partager le fardeau avec ceux qui en sont frappés.
- 18 En dehors même des maladies graves, la santé n'est jamais parfaite, comme l'exprime cette plaisante définition d'un humoriste : la santé c'est avoir mal tous les jours mais à un endroit différent¹⁵, version plus pessimiste — ou plus réaliste — de la santé comme « silence des organes » du chirurgien René Leriche¹⁶. Le silence n'est jamais total au sein des organes, et s'il semble l'être, ce n'est que provisoirement. Lorsqu'il est tellement silencieux qu'on a pu l'oublier, le corps revient et impose sa présence dans le désagrément de la fatigue, de la faim, plus encore dans la souffrance véritable, ou simplement quand il résiste à la volonté : le désir de continuer une lecture entravé par le picotement des yeux, celui de marcher ou courir plus loin empêché par la douleur

musculaire ou l'essoufflement... Dans le plaisir, le corps et l'esprit ne font plus qu'un. Le dualisme reprend ses droits quand la souffrance et la maladie surgissent, brandissant le corps comme un ennemi de la volonté et comme ce qui échappe à notre pouvoir et que l'on veut reconquérir. L'oubli du corps serait-il donc le but caché de tous ces soins qu'on lui prodigue ?

Soins contraints, soins libérateurs

- 19 Le paradoxe est que pour oublier le corps il faut le soigner avec attention. De l'alimentation équilibrée, au rythme de vie approprié, en passant par la prudence et l'effort mesuré, le corps fait l'objet de soins appliqués. Ces soins qui ne sont qu'un moyen peuvent aussi devenir une obsession. Composer ses menus en calculant les calories, et en médicalisant la vie quotidienne, y compris à travers les exercices physiques calibrés et chronométrés, surveiller son poids au gramme près, transformer la frugalité en austérité, de tels « soins », à force de vouloir faire taire la potentielle souffrance du corps, risquent de faire oublier le corps comme source de plaisir. La frontière est ténue entre l'excès et l'insuffisance de soins, elle est mobile au gré des changements d'idéaux sur la santé et la beauté, valorisant l'abondance des chairs ici, et là, la sveltesse et la souplesse, préférant la pâleur du teint ou au contraire recherchant les couleurs chaudes... Tout conduit à travailler le corps, à n'en être pas satisfait, à le rêver à travers des images impossibles à atteindre, à transformer les soins en torture, et parfois, à faire de l'idéal un chemin vers le tombeau¹⁷.
- 20 Les soins restent pourtant nécessaires et bénéfiques lorsqu'il s'agit de réguler l'effort, et ne pas négliger le fait que le corps est toujours sollicité même lorsque c'est l'esprit qui travaille. Dès la fin du XIX^{ème} siècle, la fatigue de l'écolier a préoccupé les pédagogues, et a donné lieu à des études systématiques, avec par exemple Alfred Binet et Victor Henri qui ont tenté de définir scientifiquement le surmenage¹⁸ et qui ont établi qu'un effort physique prolongé diminue l'activité mentale, mais que pour se reposer de grands efforts intellectuels, il ne faut pas de grands efforts physiques, mais des efforts modérés, avec des interruptions environ toutes les heures...
- 21 La relation indissoluble entre ce qu'on a longtemps appelé « le physique et le moral » étant posée, toute la question est de savoir si le soin du corps consiste à le former ou à le laisser se développer naturellement. Les contraintes du corps analysées par Georges Vigarello dans *Le corps redressé*¹⁹ étaient souvent faites pour le bien, et non nécessairement dans un but purement répressif. Livrée à elle-même, la nature pouvait sembler néfaste, d'où les recherches pour éviter que le corps des écoliers ne se déforment dans des positions inadaptées à leur développement²⁰. Le déficit physique, obstacle à l'apprentissage, doit être corrigé²¹.
- 22 Au souci de maintenir le corps dans la rectitude (la rectitude physique préfigurant et favorisant la rectitude morale), se sont opposés des courants prônant un corps souple et libéré, naturel et spontané. Ainsi Locke s'exclame :

« Laissons à la nature le soin de former le corps comme elle croit devoir le faire. Elle travaille beaucoup mieux, avec beaucoup plus d'art, que nous ne pourrions le faire nous-mêmes si nous prétendions le diriger »²².
- 23 Soigner le corps est donc ici ne pas trop intervenir. Les maillots et des corsets provoquent une respiration courte et une poitrine étroite, un corps voûté et des poumons malades. Mais comme Rousseau au siècle suivant, Locke associe cette critique

à des recommandations qui sont une forme détournée de soins, visant à fortifier le corps en le soumettant aux intempéries et à l'effort, en favorisant les jeux en plein air, en utilisant des lits durs, en donnant une nourriture saine et pas trop abondante, etc.

- 24 Au XXe siècle, la libération du corps a pris une autre tonalité. Vers 1970 on a pu voir se développer des méthodes naturelles d'expression corporelle, opposées à la gymnastique visant le rendement et l'exploit, telles que l'*anti-gymnastique*, dont l'inspiration est en rapport avec les traditions orientales d'harmonie entre le corps et la nature, associée au désir de retrouver le rythme naturel du corps²³. Ceci est à mettre en parallèle avec la *danse moderne*, dont les promoteurs accusaient la danse classique d'être néfaste pour le corps. La danse moderne se donnait en effet comme une danse *naturelle*, où le poids du corps devient une source de mouvement, le contact au sol un moyen d'expression, et donc une danse où le corps est accepté, par opposition au corps éthéré de la danse classique, qui apparaît comme une forme subtile de refus du corps²⁴.
- 25 On peut aussi estimer que les pratiques libératrices deviennent facilement un autre carcan, d'ordre psychologique, où la libération est conçue comme une obligation. Il faut absolument *être bien dans son corps*, comme si c'était un devoir, avoir une jouissance extrême dans l'acte sexuel et se sentir coupable ou ridicule de ne pas parvenir aux exploits de l'acmé, au point de suivre une cure pour redresser ce déficit. Michel Bernard souligne ainsi que la libération du corps est ambiguë et illusoire, car le corps est devenu « un mythe prétendument libérateur, qui en fait pénètre et transforme notre expérience personnelle, installant au cœur de notre être subjectif, le réseau et le poids aliénant des impératifs sociaux »²⁵
- 26 François Dagognet ajoute à ce type de considérations une critique du mythe de la spontanéité :
- « Les apôtres de la spontanéité ne peuvent pas ignorer qu'ils remplacent les interdits majeurs (la répression) par de plus insidieux et de plus nocifs, ne serait-ce que le culte d'un corps souple, jeune, mince, alors qu'il vieillit, s'use et qu'il n'évitera ni la dégradation ni la mort inscrite en lui dès le départ »²⁶.
- 27 Faut-il alors se soumettre au destin du vieillissement et de la mort ? La mort inscrite dans le corps est douloureuse à accepter, au point que sont véhiculées, dans les entreprises de Pompes funèbres, de terrifiants euphémismes qui veulent nier la mort. On « soigne » un cadavre, ce qui signifie qu'on va lui donner une expression sereine, le maquiller, le coiffer. Respect du mort ? ou comédie tragique ?
- 28 Si contre la mort on ne peut rien, on pourrait peut-être ne pas ressentir unilatéralement le vieillissement comme un destin tragique, mais comme un épanouissement, une réalisation de soi, à la façon dont le fait Michel Serres s'émerveillant devant les marques du corps :
- « Plus le corps est jeune et plus il est possible, plus il est capable du multiple, et plus il a de temps [...] plus il est indéterminé. L'intérêt du vieillard est dans sa détermination, son corps est tout entier devenu mémoire, sa peau est frayée, comme au delta du Gange... »²⁷

Conclusion

- 29 Nous sommes notre corps. Pourtant nous le traitons souvent comme un objet extérieur que nous possédons, qu'il faut maîtriser et préserver. Parce qu'il est vivant, il est destiné à la mort. Le corps d'enfant est voué à devenir corps d'adulte, et donc disparaître en tant que corps d'enfant. Ces peaux encore lisses, pleines de possibles, sont éphémères. Les photos de jeunesse où l'on ne reconnaît plus l'autre qui, adulte, est

en face de nous, en témoignent. Le corps ne cesse de travailler à ne plus être ce qu'il est. Le soin du corps n'est pas l'arrêt du temps. Tout plus il vise à guider les effets du temps et les accepter. Eduquer, soigneusement, est sans doute aussi apprendre à accepter ce devenir, et à le penser comme créateur plus que comme destructeur. L'homme est un être soigné, qui fait de ses contraintes un outil pour sa liberté.

NOTES

1. Friedrich Theodor Rink (1770-1811)
2. Emmanuel Kant. *Réflexions sur l'éducation* [1803]. Trad. A. Philonenko [1966], Paris, Vrin, 1989, p.69.
3. Version électronique présentée par Dr. Hartmut Krech (Copyright © 1998-2006): <http://www-user.uni-bremen.de/~kr538/kantpaed.html>
4. Kant, *Ibid.* p.72.
5. Rousseau, *Emile ou de l'éducation* [1762], Livre 1, Œuvres complètes, Tome IV, Paris, Gallimard, 1969, p. 247
6. Rousseau, *Ibid.*, p. 245
7. Willy Rozenbaum, *La vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible constamment mortelle*, Stock, Le livre de poche ; « La vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible », Film de Krzysztof Zanussi, 2000
8. « Un esprit sain dans un corps sain ». Cette expression de Juvénal (60-140) poète latin auteur de *Satires*, est souvent reprise et citée. Par exemple Locke ouvre son Préambule sur l'éducation par cette formule. Voir John Locke, *Quelques pensées sur l'éducation* [1693], Trad. Compayré [1889], Paris, Vrin, 1966, p.27
9. Rousseau, *Ibid.*, p. 247
10. Georges Lapassade. *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme* [2^e éd. 1964] 1997, Paris, Anthropos.
11. Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 1935, pp. 271-293. Voir aussi *Manuel d'ethnographie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1967, p.30.
12. Voir Georges Vigarello. *Le propre et le sale. L'Hygiène du corps depuis le Moyen-Âge*. Paris, Seuil, 1985 ; et *Le Sain et la Malsain. Santé et mieux-être depuis le Moyen-Âge*, Paris, Seuil, 1993.
13. Voir Anne-Marie Drouin-Hans, *La Communication non verbale avant la lettre*, Paris, L'Harmattan, 1995 (Coll. Histoire des sciences humaines).
14. Samuel Butler, *Erewhon* [1872], Londres, Penguin Classics, 1985, p.106.
15. Cité lors d'une émission de France Culture, janvier 2007
16. Cité par Georges Canguilhem dans *Le Normal et le pathologique*, II, « Nouvelles réflexions concernant le normal et la pathologique [1963-1966], Paris, PUF, 1988 (Quadrige), p. 180.
- René Leriche (1879-1955) est connu pour ses études sur la douleur.
17. Je pense ici évidemment aux mannequins brésiliennes dont l'extrême maigreur a conduit récemment l'une d'elles à la mort.
18. Alfred Binet & Victor Henri. *La fatigue intellectuelle*, Paris, Schleiter frères ed., 1898

RÉSUMÉS

Que l'homme soit un être qui a besoin de soins pour devenir ce qu'il est, renvoie à la culture comme artifice. La réalité physique du corps soigné risque d'occulter le fait que c'est l'être tout entier qui fait l'objet de soins. La vie, maladie mortelle, appelle des soins qui aient l'allure d'un combat et d'une résignation tout à la fois, négociant, entre contrainte et liberté, la possibilité de penser le temps positivement.

The fact that Mankind needs some care in order to become what it is, is related to culture as an artefact. Because of the physical reality of the body that we have to take care of, we could forget how much our care extends to the whole being. Life, as a mortal disease, requires some care acting as a fight as well as an acceptance, and leading to a positive conception of the passing of time.

AUTEUR

ANNE-MARIE DROUIN-HANS

Après avoir enseigné la philosophie en Ecole normale d'instituteurs et en lycée, Anne-Marie Drouin-Hans est, depuis 1991, maître de conférences à l'Université de Bourgogne dans le département des sciences de l'éducation. Elle a publié plusieurs ouvrages de philosophie de l'éducation (notamment *Education et utopies*, Vrin, 2004), et dirigé la publication de plusieurs colloques (récemment, *La philosophie saisie par l'éducation*, CRDP Dijon, coll. « Documents, actes et rapports pour l'éducation, 2005). Elle continue à s'intéresser au corps signifiant, qui a fait l'objet de sa thèse (*La communication non verbale avant la lettre*, L'Harmattan, 1995), aux statuts épistémologique et éthique des savoirs, et aux relations entre sciences humaines et philosophie. Elle est actuellement présidente de la SOFPHIED, Société francophone de philosophie de l'éducation.